

Martine Desjardins, Dimitri Nasrallah, Grégory Lemay

Annabelle Moreau

Numéro 163, automne 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83203ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Moreau, A. (2016). Compte rendu de [Martine Desjardins, Dimitri Nasrallah, Grégory Lemay]. *Lettres québécoises*, (163), 28–29.

☆☆☆☆

MARTINE DESJARDINS

La chambre verte

Québec, Alto, 2016, 256 p., 24,95 \$ (papier), 14,99 \$ (numérique).

L'argent,
l'argent, l'argent

Une maison pour narratrice, une famille rongée par la dévotion à l'argent et une jeune femme mystérieuse pour venir rebrasser les cartes : *La chambre verte* de Martine Desjardins est un roman captivant.

Dans *La maison aux esprits* de l'écrivaine chilienne Isabel Allende, la grande maison familiale des Trueba occupe une place centrale dans la construction identitaire et métaphorique des personnages. C'est en elle que le patriarche Esteban mettra tous ses efforts afin d'offrir à sa descendance une résidence digne de ce nom. Mais cette dernière sera plutôt le lieu de tous les secrets, un lieu où les esprits régneront en rois et maîtres et un lieu d'affrontement entre les différentes générations.

La maison des Dollars, la famille avaricieuse mise en scène par Martine Desjardins, possède des yeux et des oreilles et ne manque aucun des gestes, aucune des paroles de ceux qui y vivent. En plus d'être une narratrice fort divertissante pour cet incroyable roman gothique, elle ne manque jamais une occasion de donner un petit coup de pouce au destin. C'est dans son antre, dans une chambre verte située au sous-sol, qu'est retrouvé dès les premières pages du roman le cadavre momifié d'une femme dont la mâchoire est refermée sur une vieille pièce de monnaie.

Cette pièce est la pierre angulaire du culte de la famille Dollars, un nom bien choisi, la première pièce gagnée par le patriarche, Prosper, alors enfant, celle par qui la fortune — et l'avarice — est arrivée. Plus tard, il en fera un autel où tous les membres de la famille, et au premier rang son fils Louis-Dollars, devront prêter serment au Saint Argent, prière consacrée en plus. « C'est ici désormais que nous viendrons prier, communier, confesser nos péchés, faire nos dévotions, dit Prosper. Ce sera le lieu de notre nouvelle religion. » (p. 47)

La grande maison bâtie par Louis-Dollars sur les fondations de celles de Prosper se trouve dans ce qu'on appelle alors l'Enclave, l'ancienne Ville-Mont-Royal bâtie à grands frais par le Canadian Northern Railway. Là, mariée à l'économiste Estelle, Louis-Dollars bâtit, un dollar à la fois, son empire. C'est à l'arrivée d'une nouvelle locataire, Penny Sterling, que le fragile équilibre de la famille tanguera plus encore. La belle se vante de posséder un magot considérable et il n'en faut pas plus à Estelle pour rêver déjà de la marier à son fils, Vincent.

À l'instar du roman d'Allende, *La chambre verte* est teinté de réalisme magique pour faire plier à sa volonté la fiction et tordre encore plus les destins de ses personnages. Après nous avoir fait patienter pendant sept ans depuis son dernier ouvrage, magnifique *Maleficium*, Martine Desjardins crée encore de toutes pièces un univers surprenant et des intrigues ahurissantes, cette fois avec le leitmotiv de l'argent et de la décadence, mais toujours avec cette touche d'humour et d'ironie que l'on adore.



☆☆☆☆

DIMITRI NASRALLAH

Niko

Traduit de l'anglais par Daniel Grenier

Chicoutimi, La Peuplade, coll. « Roman », 2016, 408 p., 27,95 \$.

L'au-delà des origines

Un jeune garçon quitte le Liban avec son père, alors que la guerre civile fait rage, mais leur périple, prometteur au départ, se heurte à des écueils qui les mèneront sur des routes différentes. Un magnifique récit sur l'exil et la difficulté de se réenraciner.

Comment devenir quelqu'un ailleurs ? hors de son pays, loin de sa famille, de ses repères, de son identité et de sa culture ? « C'est plus sécuritaire de dormir dans la rue n'importe où dans le monde entier que d'essayer de se construire un avenir au Liban. » (p. 52), explique-t-on à Baba, le père de Niko, de son vrai nom Antoine Karam, alors que lui et son fils de 6 ans se sont enfuis de Beyrouth quelques jours plus tôt, pour s'embarquer vers un avenir meilleur, croient-ils, les yeux pleins d'eau et la tête pleine de regrets.

Père et fils ont été forcés de quitter la capitale libanaise à feu et à sang, celle qui leur a pris une femme, un enfant à naître, et une mère. Pas d'autre choix que de partir, sinon quelle vie, quel avenir pour Niko, lui qui souhaite si ardemment reprendre le chemin de l'école qu'il a peu fréquentée au cours des dernières années, à cause de la guerre civile qui fait rage ?

Dans ce second roman, Dimitri Nasrallah, auteur, éditeur, traducteur, animateur de l'émission littéraire *Between the pages* et électron très actif du milieu littéraire anglo-montréalais, raconte magnifiquement l'exil et les tourments qui en découlent. Lui-même né au Liban en 1977, il offre un récit qui aborde de front les différentes facettes du déracinement et la difficile adaptation à un nouvel environnement. Paru d'abord en anglais chez Esplanade Éditions en 2011, puis auréolé du prix Hugh-MacLennan la même année, *Niko* a été traduit à La Peuplade par l'écrivain Daniel Grenier.

DE LA DESCENDANCE ET DES RACINES

Pour Niko, surnom affectueux de Nakhle, il ne reste plus que son Baba, lui qui n'a connu que la guerre civile et dont les derniers instants en sol

libanais ont été vécus dans l'appartement que la famille ne pouvait plus quitter. C'est la mort affreuse de mama qui pousse Antoine à traîner son fils sur les routes d'Europe, mais rapidement, là aussi, l'avenir de son fil semble compromis.

Après un arrêt à Chypre, puis à Athènes, Antoine prend la difficile décision de mettre Niko dans un avion pour le Canada, où il sera accueilli par la sœur de sa défunte épouse, Yvonne, et son mari Sami, eux aussi en quête d'une vie meilleure et en attente de leur citoyenneté dans un minuscule appartement de Montréal-Nord. C'est là que le roman prend toute sa puissance, dans ces récits de vies emmêlées, dans ces destins brisés et ces espoirs déçus. Sami est lucide sur sa situation : « Des fois, je n'arrive plus à savoir ce qui est pire, [...] la vie durant la guerre, ou la vie après la guerre. » (p. 137)

SE RECONSTRUIRE, MAIS À QUEL PRIX ?

Comment faire pour être à nouveau quelqu'un ailleurs ? Niko a de la difficulté à se tailler une place dans ce nouveau monde, et les années passant, plus personne ne sait ce qu'il est advenu d'Antoine. L'adolescent introverti qu'est devenu Niko ne peut se résoudre à effacer son père de sa mémoire et il ne veut pas que son oncle et sa tante l'adoptent officiellement. Eux non plus ne voient pas l'immigration comme une fin en soi, malgré les promesses qu'elle laissait entrevoir. « J'ai toujours pensé qu'une fois qu'on aurait obtenu la citoyenneté, mes problèmes allaient disparaître comme par magie. Loin de la guerre, qu'est-ce qui pourrait nous arriver de mal ? » (p. 214) se demande Yvonne.

La dernière partie du roman est extrêmement puissante et révélatrice des aléas de l'exil. Parti sur les traces de son père, Niko ne trouve pas



la paix mais une communauté d'expatriés, de rêveurs silencieux et de laissés-pour-compte avec qui il pourra commencer à se reconstruire :

Pour vous, pour nous tous, l'avenir est radieux. Le moment de notre retour n'était pas destiné à survenir dans cette vie. Si vous vous êtes sentis méprisés, ou impuissants, ici, dans l'au-delà de vos origines, si vous vous êtes sentis laissés-pour-compte, ou conspués, soyez assurés qu'une autre vie sera toujours là, jamais très loin. Ensemble, nous nous sommes fait un devoir de patienter pour cette autre vie, la prochaine. Un jour, une partie de notre descendance, peu importe la forme qu'elle prendra, s'envolera peut-être vers les terres d'où nous venons. (p. 374)

☆☆☆

GRÉGORY LEMAY

Le cœur des cobayes

Montréal, Hélotrope, 2016, 102 p., 20,95 \$.

Hétérotopies amoureuses

Les hôpitaux, les maisons de retraite, les instituts psychiatriques et les colonies offrent des huis clos sans pareil. Ken Kesey, Michel Houellebecq et Hubert Aquin sont quelques-unes des figures littéraires ayant utilisé ces lieux – ces hétérotopies, dirait Michel Foucault – pour explorer les débâcles de personnages aux capacités introspectives remarquables.

Sixième roman de Grégory Lemay, *Le cœur des cobayes* s'inscrit dans la lignée de cette littérature des espaces contraignants et de la fraternité obligée entre les représentants de différentes couches sociales. Néanmoins, l'auteur a ici l'originalité de le faire sous le couvert d'une longue lettre d'amour adressée à une amoureuse potentiellement fabulée.

Ainsi, en l'espace de 99 pages, le narrateur, devenu le « patient Numéro 25 », en vient à confondre les flashes, les histoires et les moments d'érotisme, alors qu'il noue une idylle avec une certaine Linda, alias « Numéro 24 ». « Cette » cobaye qui traîne un test de grossesse tel un gris-gris, et dont les traits et la présence charnelle se voient fusionner avec ceux de cette amoureuse imaginaire dont rêve Numéro 25, en vient rapidement à prendre toute la place dans l'imaginaire du narrateur.



Lemay avouait sur les ondes de Radio-Canada s'être lui-même prêté au jeu des essais pharmaceutiques à quelques reprises afin d'étoffer son court récit. N'étaient quelques indices dont l'histoire aurait très bien pu se passer (références au jeu vidéo Diablo, au groupe Les Trois Accords et aux SMS d'un ami nommé « Clown »), cette troisième parution de l'auteur aux Éditions Hélotrope se révélerait un récit dont l'incertitude temporelle ajouterait grandement aux pertes de repères du narrateur.

Une lecture recommandée pour ceux et celles ayant particulièrement apprécié le plus récent film de Yorgos Lanthimos, *Le homard*.